

EN MARGE DE LA BAGARRE

Retraite allemande sur la Somme

Au moment où nous venions de constater jusqu'à quel degré la ligne allemande offrait à nos troupes une résistance opiniâtre, nous apprîmes soudainement et avec joie qu'au sud de notre secteur, messieurs les boches s'en allaient.

Le sept février, l'ennemi avait évacué Grandcourt, puis Baillescourt ; le dix-sept février, les forces anglaises avançaient d'un mille sur la rive sud de l'Ancre en direction de Miraumont. Le vingt-quatre, le mouvement de retraite de l'armée allemande s'accroît devant les troupes de la cinquième armée britannique ; l'ennemi évacuait soudainement sans combat une zone puissamment fortifiée que nous n'avions pu prendre au cours des durs combats de l'automne précédent.

Mais la retraite de l'Ancre n'était qu'un prélude. Le 15 mars, le grand recul allemand s'effectuait. L'avantage qu'espéraient obtenir les Allemands en retirant leurs troupes entre Arras et Soissons était la possibilité de former une masse de manœuvre libérée par le raccourcissement de leur ligne et la consolidation des deux charnières de repli ; c'est-à-dire la crête de Vimy, où nous venions d'éprouver un échec, et le fameux plateau de Craonne, où Napoléon avait combattu pendant la campagne de France. Les Allemands escomptaient aussi la désorganisation de nos plans d'offensive préparés par nous sur nos anciennes lignes. Mais une retraite est toujours une chose difficile à exécuter. Celle-ci ne devait s'opérer qu'en faisant le vide derrière soi par une dévastation systématique des ressources, des abris, et des voies de communications de l'adversaire. Le nouveau front défensif choisi par les Allemands était jalonné par Vimy-Cambrai, Saint-Quentin, Laon. Ce n'était plus un système de tranchées parallèles, mais une série de zones fortifiées formées par des lignes puissantes établies sur des crêtes, et soutenues en arrière par des installations profondes semées de nids de mitrailleuses en grand nombre, de fils de fer enterrés, de galeries bétonnées souterraines ; le point d'appui allemand au nord de cette organisation formidable, c'était Vimy, c'est-à-dire le secteur en face de nous. Cela indique suffisamment les difficultés que nous avions à vaincre !

Le quinze mars, le mouvement de retraite qui s'était, comme je viens de l'écrire, manifesté sur l'Ancre, se développait au Sud. Ce jour-là, nos armées rencontrèrent une moindre résistance. Les journées du dix-sept et du dix-huit mars devaient demeurer pour les Français parmi les plus émouvantes de toute la guerre. Il ne faudrait pas les connaître pour ignorer le sentiment qui les assailit alors, à la lecture du communiqué officiel qui annonçait le départ des boches, dans la région de la Somme, départ qui leur rendait enfin après trente mois de guerre, une partie considérable du sol sacré de la patrie !

Le dix-huit mars, l'armée britannique avait occupé Péronne et Chaulnes et poussé jusqu'à Nesle. Les villages évacués succédaient aux villages, mais partout, hélas ! nos soldats ne trouvaient que des ruines. Nos troupes capturèrent quatorze villages le vingt mars et quarante le lendemain, malgré la résistance allemande qui commençait à se faire de nouveau sentir.

Les Allemands en retraite avaient entendu faire un glâcis devant leurs positions nouvelles, et se servir de ce prétexte pour ruiner et abîmer une des plus belles régions de la France.

“ Le terrain abandonné par nous, disait un de leurs principaux organes, forme aujourd'hui un véritable désert qu'on pourrait appeler le royaume de la Mort ! ”

Des villes et des villages entiers avaient été pillés, incendiés, anéantis à la cédette, les maisons dépouillées de tout mobilier par les chefs allemands eux-mêmes. Les arbres fruitiers avaient été sciés et arrachés, les sources et les puits empoisonnés, les tombes violées, les habitants emmenés en esclavage. Tout ce riant pays de la Somme devenait un triste désert sans arbre, sans buisson, sans maison. “ Nos pionniers, dit le Berliner Tageblatt, ont scié ou haché les arbres, qui pendant des journées entières se sont abattus jusqu'à ce que le sol fut rasé. Les puits sont comblés, les villages anéantis ; des cartouches éclatent partout. L'atmosphère est obscurcie de poussière et de fumée. ”

“ Cette zone évacuée par les boches, dit Pierre Dauzet, auquel j'emprunte les détails qui précèdent, nous rendit deux cent soixante-quatre villages, deux cent vingt-cinq églises et trente-huit mille maisons dont il ne restait plus que des tas énormes de pierres et de décombres. ”

C'est à peu près, rien que pour la région de la Somme, comme si l'on détruisait le quart de toutes les maisons et de toutes les églises de la Province de Québec ! Nos soldats traversaient ces ruines dans la dernière flamme des incendies, au milieu de la désolation des pommiers coupés, des terres bouleversées, des villages effondrés sur eux-mêmes, et obstruant les routes ! On n'a jamais eu l'idée d'une destruction pareille ! Sir Philip Gibbs, qui visita la région de la Somme à cette époque, en reçut une telle impression, que depuis lors, dans ses articles, il en parle encore chaque semaine ou chaque mois !

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour récapituler ici les pertes matérielles que subit la France, au cours de la guerre, car j'aurai moins de raisons d'en parler plus tard, ou, du moins, d'en fournir des statistiques aussi précises, et d'en donner une pareille vue d'ensemble !

Le nombre des villes et des villages, entièrement détruits et rasés, est de trois mille sept cent vingt ; la population française chassée de ses foyers par les opérations militaires ou par l'infamie de la déportation de 1917, s'élevait à deux millions sept cent douze mille personnes ; trois cent dix-sept mille deux cent soixante-neuf maisons ont été détruites de fond en comble, et trois cent treize mille six cent soixante-quinze maisons ont été partiellement démolies ; dans cet épouvantable saccage figurent encore près de quatre mille milles de voie ferrée et mille milles de canaux, quatre mille huit cent soixante-quinze ponts et viaducs, onze mille cinq cents usines et manufactures.

Voilà quelques-uns des grands chiffres d'ensemble rendus publics par une note du Ministère des Régions libérées le 22 septembre 1920, note que la plupart des grands journaux français, anglais ou canadiens ont reproduite ! Est-il possible de reconstituer par la pensée le spectacle d'un pareil désert, tel qu'il apparaissait dans douze départements du Nord de la France, et surtout dans le département de la Somme ? “ S'imaginer-t-on, écrivait à cette époque un journal canadien, ce que représente la disparition de 3,720 villes et villages, avec leurs six cent mille maisons, et la lamentable hégire de centaines de mille familles qui les habitaient ? Supposons toute notre province mise à feu et à sang, et toutes ses cons-